



L'ENTRETIEN L'agronome, connu pour son combat pour le ver de terre, tire la sonnette d'alarme Gatineau : « L'agriculture industrielle ne laisse plus rien à butiner »

A-t-on raison de penser miel quand on parle des abeilles ?

Pas du tout. On ne parle souvent que de l'abeille à miel, l'abeille mellifère. Or, il y a dans le monde 20 000 espèces d'abeilles différentes, plus de 1 000 en France. C'est un monde extrêmement diversifié. La majorité d'entre elles ne vivent pas dans des ruches, mais sous terre, à un mètre de profondeur. Le bourdon est une abeille aussi, il coopère pour soutirer le nectar. On oublie souvent qu'au-delà des abeilles, un insecte sur quatre est pollinisateur, cela fait 10 000 espèces en France.

Est-ce vrai qu'elles sont capables de choses incroyables ?

Notre livre s'appuie sur plus de 110 références scientifiques sur les abeilles à miel. Franchement, on y découvre des choses stupéfiantes. Elles ont des facultés cognitives, elles savent analyser les traits du visage et les butineuses savent compter,

soustraire jusqu'à 5. Elles pensent et mènent des débats contradictoires... en dansant ! Ce sont les abeilles dansantes les plus nombreuses dans une nuée qui emportent la décision. En réalité, la reine ne décide rien, c'est juste une pondreuse. Ce sont les abeilles citoyennes qui choisissent le lieu où essaimer.

Quand on parle de la disparition programmée des abeilles, desquelles parle-t-on ?

De la disparition des abeilles à miel, de toute façon, la disparition des autres pollinisateurs est actée. Ce fameux mal mystérieux est apparu il y a vingt ans aux États-Unis où on a commencé à assister à la mort des colonies. Aujourd'hui, environ une colonie sur trois meurt. Le problème n'est pas lié qu'aux pesticides, ni même au glyphosate qui a pourtant la caractéristique mortifère de diminuer le rythme cardiaque des abeilles et l'oxygénation de leurs cerveaux, ce qui fait

qu'elles sont désorientées et ne retrouvent pas l'entrée de la ruche. La disparition des abeilles est multifactorielle. Elle est également liée aux pratiques apicoles.

Quelles sont les pratiques que vous dénoncez ?

Savez-vous d'abord que les abeilles ont été les premiers animaux dont l'exploitation a été industrialisée, un siècle avant les vaches, les cochons et les poules. Aujourd'hui, dans beaucoup de fermes apicoles, pour 1 kilo de miel vendu, on utilise 1 kilo de sucre de nourrissage. Les abeilles mangent autant de sucres industriels que ce qu'elles butinent. Il y a un détournement complet pour doper les essaims. Le nourrissage est devenu un outil, car il y a de moins en moins de nourriture pour les abeilles dans la nature. On a coupé les haies, on fauche avant la floraison... Or une cuillère à café de miel est le produit de 40 à 60 000 fleurs ! L'agriculture industrielle ne laisse plus rien à butiner aux



■ Christophe Gatineau. D. R.

insectes. La première cause de l'effondrement de la biodiversité n'est pas le climat ou les pesticides, c'est le manque de nourriture.

Pourquoi ne veut-on pas sauver les abeilles ainsi que vous l'avez écrit en mai dernier à Emmanuel Macron ?

Parce qu'on ne prend pas les décisions politiques. On envi-

sage la pollinisation avec des drones. Mais cette solution n'est viable ni techniquement ni économiquement, elle présente en outre des risques écologiques et moraux. Une décision politique rapide à prendre ? Interdire l'épandage du glyphosate pendant la floraison. Mais beaucoup de solutions identifiées ne sont pas compatibles avec le marché. Depuis 50 ans, rien n'indique qu'on veut sauver les pollinisateurs comme l'abeille ou le ver de terre qui sont nos deux partenaires principaux pour l'alimentation du futur. Et si on relisait Darwin qui expliquait déjà au XIX^e siècle que nos sols nourriciers ne sont pas nés avec la terre, mais que cette dernière est fabriquée par les animaux ? On prend sur leur part de nourriture et on se condamne par la même occasion.

RECUEILLI PAR LAURE JOANIN

► "Éloge de l'abeille - Quand les insectes ont le bourdon" (coécrit avec Sylvie Carré), Éditions Flammarion, 16,90 euros, 246 p.